

Vous occuperez l'été

Vous occuperez l'été

à Arabelle et Aurélie

Avec le chat prudent qui s'écarte
des dernières rames de l'orage,
depuis longtemps je suis cette ombre démâtée
brûlée du vol des chauve-souris
qui dissipent la grotte de notre village
avec des bruits télégraphiques
qui condensent la tombée de la nuit.

Ne cherchez pas derrière le paravent
du malheur du monde
l'été dernier, perdu dans la foule des jours.
Les amours foraines agrandissent
la chevelure de la plage
comme le linge qui s'agite sur la mer.

Arabelle et Aurélie
je vous aime à toutes volées
pareilles aux échardes du soleil
aiguës comme des pierres à feu.
Je construis des diadèmes pour vos fronts
qui rempliront la nuit
des paillettes de vos rires.
Il n'y aura plus de détresse
en partage dans vos mains buissonnières,
Détachées de la gorge de la nuit
vous occuperez l'été.

Vous occuperez l'été
au carrefour de vos enfances
dans les menaces du voisinage
de la balafre du néant.

Vous occuperez l'été
échappées vivantes des dunes renouvelées,
vous rejoindrez les reines fatales
qui épongent les crêtes des vagues
et leurs mâchoires de crocodile
se refermeront sur les poissons bénévoles,
leur nez coupé comme un sanglot
qui grince parmi les courants cachés des hommes.

Et nous, notre amour enraciné
jusqu'à la roche dure,
vénéral les prodiges
quotidiens du monde,
solidaires des étés qui couvent
sous les cendres
pour abolir les pluies,
nous avons, une année de plus,
traversé les braises
et brûlé les germes vénéneux
du temps indélicat.

Fin août

à Isabelle

Août à bout de souffle
déchire l'été de ses orages
lâche le vent sur la ville
qu'il caresse à rebrousse-pois.

Toulouse fait le gros dos,
le vent lui a toujours porté
une parole à hauteur d'homme.

Août turbulent
chasse les guêpes
des fleurs du catalpa.
Les femmes retirent le linge
étendu au jardin
avec les gestes vifs et sûrs
de leur imutable force génitrice.

Le vent débridé court
trousser les jeunes filles
et ployer les herbes hautes.
L'été faiblit, champion fatigué
par sa propre chaleur qui fit naître
les plantes sauvages
dans l'allée du jardin

et le noisetier qui va grandir
plus paisible qu'un enfant.

La mémoire dessine le spectacle lamentable
des hortensias fanés dans l'ombre.
La blondeur de l'été est à réinventer
dans la rose pubère.

Mais les arbres agités
n'ont pas effacé
la trace cursive
de la longue veille des fruits
ancrés à leur destinée sucrée.

Isabelle

De toutes choses
ton monde de hanches félines
tout naturellement commande
de recommencer la litanie des magiciens
amnésiques volontaires sur la fin de l'histoire
tournés obstinément vers la proue du temps
qui déchire le vide
acteurs confondus de la fable
s'enlaçant devant les murs écaillés des années
prophétisant une nouvelle définition
du paradigme de l'amour
les yeux écarquillés par le bariolage du feu d'artifice
de la fête de la Vierge à Biarritz.

Ton haleine d'oeillets mouillés
rafraîchit les soirées
de béatitude.

La femme aimée

Elle se bâtit une tour dans l'orage,
habite le sable rêvé de la sagesse.
Le silence relaie le malaise de l'absence.
Le rappel n'a pas lieu d'être.
A l'orée de la chute que chacun se taise !
Captive des songes de vif éther,
des projets incendiés,
dans le cortège hostile
des nuits glacées de l'oubli,
la femme aimée vient à la rencontre
d'une parole battue de taureaux,
tourne autour des yeux affolés du châtiment
invite son corps secoué
d'une salve de plaisir
à se conformer à la beauté publique du soleil
et à rafraîchir ses seins acides
à la caresse immatérielle de la lune.
Féconde d'un fouillis d'offrandes
elle dispose du sort
des yeux qui la dévorent.

Double identité

Les amants aguerris jettent l'ancre flottante
dans l'estuaire de la résolution
comme une lourde éponge
à monter pour la sempiternelle fois
le spectacle identitaire
de la gémellité qui soude leur histoire
à se supposer pareils aux rayons de la roue du monde

parmi les herbes sèches et le miel fermenté.

Étreinte

La femme enfante le plaisir périssable du coquillage
comme la mer d'une virginité insolente
retourne au large sa respiration dilatée
et sa salive froide.

L'immaculée écumeuse peluche le blanc cérémonial
du baiser lustral d'une marée d'algues.

L'élégance audacieuse de la femme brûle la langue
de l'homme invité à la poser
sur le plat-bord des lèvres
tel l'oiseau rôdeur qui se pose sur le secret
du scintillement des étoiles volatiles
sur les vagues noires.

L'homme s'apprête à la royauté
de l'ivresse de la plongée
dans la fascination voluptueuse du corps féminin
déshabillé par l'incendie tournant
des phares gardiens des contours
marqués du sceau des oppositions
qui font naître la vie
soumise à une mobilité inaltérable.

Et les deux sauvageries s'ensablent
avant la débandade de l'éternité.

L'au-revoir

Le ciel se fait métal
et les peupliers tremblent
dans la lumière lactée
du jour du départ.
Une échine de paroles
serre la gorge
d'une peau de vipère.
Le cap promis revient
à la détresse originelle ;
les visages aimés s'acquittent
du dernier formulaire
poursuivent leur travail de célébration
gravent la pierre imperceptible
des rêves nus
dans les déserts épanouis des tribulations
franchissent le tunnel des passions
vers l'or de la résurrection de l'été.